



**HAL**  
open science

**Res Indicae: quelques remarques au sujet du papyrus  
P.C.Z. 59532 et du fragment Sat. 66V<sup>2</sup> d'Ennius**

Pierre Schneider

► **To cite this version:**

Pierre Schneider. Res Indicae: quelques remarques au sujet du papyrus P.C.Z. 59532 et du fragment Sat. 66V<sup>2</sup> d'Ennius. J. M. Candau Morón, F. J. González Ponce, A. Chávez Reino (eds). *Libyae lustrare extrema. Estudios en honor del Profesor Jehan Desanges*, pp.253-270, 2008. halshs-03220743

**HAL Id: halshs-03220743**

**<https://shs.hal.science/halshs-03220743v1>**

Submitted on 7 May 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## **Res Indicae : quelques remarques au sujet du papyrus P.C.Z. 59532 et du fragment Sat.**

**66V<sup>2</sup> d'Ennius**

Pierre Schneider.

### **Résumé**

*Dans la deuxième épitaphe en l'honneur de Tauron, le poète dit que le chien est mort Ἴνδὸν ὡς νόμος. Il s'agit sans aucun doute d'une allusion aux chiens indiens qu'avait reçus Alexandre. Ennius évoque dans un vers fragmentaire des moutons qui se nourrissent de poisson. Il est probable qu'il se réfère aux moutons des Ichthyophages que Néarque avait rencontrés. Si l'on accepte ces interprétations, on peut voir dans ces textes des traces indiquant la notoriété des ouvrages rédigés par les compagnons d'Alexandre et de l'Inde qu'ils ont décrite.*

### **Abstract**

*The poet who wrote the second epitaph in honour of Tauron said the dog died Ἴνδὸν ὡς νόμος. Non doubt he referred to the Indian dogs Alexander was given by the king Sopeithês. In a fragment of Ennius' Saturae, there is an obscure allusion to sheep that eat fish. These must be the ones the Ichthyophagi breded – Nearchos could see them while going back in Babylonia. If these conclusions are not rejected, we get some more evidence that the books that Alexander's friends wrote were widely read, which explains why India became so famous among Greek and Roman people.*

Le hasard des lectures et des dépouillements a attiré notre attention sur deux textes courts, dont il était possible de renouveler l'interprétation et dont la confrontation paraissait intéressante. Il nous est agréable de pouvoir, aujourd'hui, offrir ces réflexions en hommage à notre maître.

### **1. La mort du chien Tauron : un *nomos* indien (papyrus P.C.Z. 59532)**

Zénon, fils d'Aggréophon, de Caunos, entra au service d'Apollonios, diocète de Ptolémée II, en 261 a.C. À partir de 258, il fut placé à la tête de la *dôrea* voisine de Philadelphie du Fayoum, que le roi avait concédée à Apollonios. Après avoir quitté le service d'Apollonios en 248, il se consacra à ses affaires privées au moins jusqu'en 229, date du dernier papyrus connu des « archives » de Zénon. Dans ce vaste corpus de documents administratifs et épistolaires, se trouvent, préservées par un miraculeux hasard, deux épitaphes<sup>1</sup> d'un chien de chasse indien de Zénon : il mourut en combattant un sanglier<sup>2</sup> (dans la région de Philadelphie

<sup>1</sup> L'une a été composée en distiques élégiaques, l'autre en trimètres iambiques (« a common practice at this time » selon PAGE, 1942, 461). Les épitaphes dédiées à des animaux constituent un genre poétique particulier. Voir HERRLINGER, 1930, en particulier n° 2 ; 9 ; 31 ; 37 ; 41-44 ; 47-49 ; 54. Noter que l'épithaphe n° 211 de l'*Anthologie Palatine* (*Anthologie Palatine*, t. 7, éd. et trad. P. WALTZ et al., Paris, 1960) – fin III<sup>e</sup> siècle p.C. – célèbre un chien nommé Tauros.

<sup>2</sup> Les commentateurs sont divisés. Les uns (par ex. ORRIEUX, 1985, 72) admettent qu'une telle rencontre est vraisemblable. D'autres croient que ce poème est une fiction littéraire (voir PREAUX, 1939, 201 : « La chasse égyptienne n'est pas sauvage. Le pays est si vieux et si profondément civilisé qu'il ne faut sans doute pas prendre trop au sérieux le danger de mort dont deux (*sic*) chiens indiens auraient sauvé Zénon, attaqué par un sanglier »). Le raisonnement est trop simple : nous voyons bien aujourd'hui que la pression humaine sur

du Fayoum<sup>3</sup>) et sauva son maître. Celles-ci figuraient peut-être sur la tombe de l'animal. En voici les traductions<sup>4</sup> :

« Ce tertre le proclame : ci-gît Tauron, le chien indien (1. Ἴνδὸν ὄδ' ἀπύει τύμβος Ταύρονα θανόντα / 2. κείσθαι). Mais son meurtrier vit Hadès avant lui. Monstre sauvage à contempler face à face, rejeton à coup sûr du sanglier de Calydon, il hantait les plaines fertiles d'Arsinoé, inébranlable, secouant la crinière compacte qui lui hérissait l'échine et bavant l'écume de ses mâchoires. La bête fonça sur le chien valeureux et, promptement, lui laboura la poitrine ; mais, tout aussitôt, elle laissa choir à terre sa propre masse. Car le chien saisit la nuque puissante, chair et toison, et il ne desserra pas l'étai de ses dents avant d'avoir livré son agresseur à Hadès. Ainsi il sauva Zénon du malheur, lui, un jeune chien non encore dressé, et il s'acquitta sa reconnaissance, sous terre ».

« Autre. Un jeune chien est enseveli sous ce tertre, Tauron, qui ne recula pas devant un meurtrier. C'est à un sanglier qu'il se mesura, dans un combat face à face. La bête, inabordable, eût-on dit, gonflait ses mâchoires ; blanche d'écume, elle lui laboura la poitrine. Mais le chien marqua le monstre au dos d'une double trace, le saisit tout hérissé au milieu de son poitrail et le fit rouler à terre. Il offrit le meurtrier à Hadès puis mourut : telle est la règle indienne (9. Αἶδα δὲ δοῦς / 10. τὸν αὐτόχειρ' ἔθναισκεν, Ἴνδός<sup>5</sup>/ Ἴνδὸν ὡς νόμος). Il sauva Zénon, le chasseur dont il suivait les pas, et, sous une poussière légère, il gît à présent.»

Tauron est un chien indien et il est évident que le poète veille à le signaler dans chaque poème, tout en variant les procédés d'expression : l'emploi de l'adjectif ethnique dans la première épitaphe ; dans la seconde, une allusion à la « règle indienne ». On n'abordera ici ni la question des chiens de chasse indiens, ni celle de l'origine exacte de Tauron. Il faut seulement rappeler que les chiens dits « indiens » (κυνὲς Ἰνδικοί) – peut-être des dogues du Tibet<sup>6</sup> – sont connus des Grecs au moins depuis le V<sup>e</sup> siècle a.C.<sup>7</sup>. Ils sont réputés pour leurs

---

l'environnement n'entraîne pas automatiquement l'élimination de toutes les espèces animales, bien au contraire. Toujours est-il que *Sus scrofa* L., proche du Sanglier d'Europe, a aujourd'hui disparu du nord de l'Égypte mais est encore signalé dans l'Afrique du nord-est (DORST-DANDELLOT, 1976, 174). Cf. aussi *infra* p. \*\*\*.

<sup>3</sup> EDGAR, 1931, 1 et ORRIEUX, 1983, 136, interprètent ainsi l'expression « les plaines fertiles d'Arsinoé » (épitaphe n° 1): la *dôrea* d'Apollonios était située dans le Fayoum, ou nome arsinoïte.

<sup>4</sup> GORTEMAN, 1957, 116-117.

<sup>5</sup> Leçon de WILCKEN, 1913, 454, que suit de toute évidence Cl. Gorteman. EDGAR, 1931, 2, éditeur des papyri de Zénon, propose une autre version : « Line 22. Ἴνδὸν. ζ corrected to ν, not (as I formerly stated) ν to ζ. ». La traduction est alors un peu différente (cf. *infra*, n. 8 et n. 38).

<sup>6</sup> ORTH, 1913, 2545 ; KELLER, 1909, 109-110.

<sup>7</sup> HERODOTE, I 192 (élevés en grand nombre à Babylone pour le roi achéménide) ; VII 187 (présents en grand nombre dans l'armée de Xerxès lors de la deuxième guerre médique) ; CTESIAS, *Indika*, *F.Gr.H.* 688, F 45 §10 (capables de combattre un lion : περὶ τῶν κυνῶν τῶν Ἰνδικῶν ὅτι μέγιστοὶ εἰσιν, ὡς καὶ λέοντι μάχεσθαι) ;

qualités de chasseur et leur bravoure. D'après le *Cynégétique* de Xénophon, les Grecs les réservaient à la chasse aux gros animaux : cerfs, faons, sangliers – cette dernière chasse étant particulièrement dangereuse, tant pour les chiens que pour les hommes.

En revanche, l'expression Ἰνδὸς/ Ἰνδὸν ὡς νόμος, dans la deuxième épitaphe, a soulevé à juste titre la curiosité de Cl. Orrieux. Celui-ci y voit une allusion au suicide des brahmanes indiens : « Tauron est un jeune animal, non dressé. Dans la symbolique de la cité, il est l'éphèbe, non encore intégré à la phalange hoplitique, qui affronte le monstre en combat singulier, comme autrefois Thésée attaqua la laie de Crommyon. Mais l'âge hellénistique ajoute un détail à première vue énigmatique : "Telle est la règle indienne"<sup>8</sup>. Quel est donc ce *nomos* ? Sans doute l'auto-immolation, à l'exemple de l'ascète indien Calanos, qui volontairement mourut par le feu en présence d'Alexandre le Grand. D'après Mégasthène, les philosophes reconnaissaient dans ce comportement la marque de la jeunesse. (...) Au compagnon doublement étranger, animal et indien, qui donna sa vie pour sauver la sienne, le chasseur Zénon a voulu dire sa reconnaissance.»<sup>9</sup>.

Cl. Orrieux a parfaitement saisi l'esprit de cette composition littéraire. D'une part, il souligne avec raison que cette épitaphe (comme la première) est nourrie de références littéraires et mythologiques traditionnelles (ainsi le motif de la chasse au sanglier de Calydon que l'on trouve encore dans l'épitaphe de la chienne Lydia<sup>10</sup>). Le poème doit évidemment être rapproché de l'iconographie des vases peints grecs d'époque archaïque et classique<sup>11</sup>. D'autre part, il faut louer Cl. Orrieux d'avoir prêté attention à l'expression Ἰνδὸς νόμος<sup>12</sup> et d'y avoir vu l'irruption d'une nouveauté de l'époque hellénistique. Cependant, l'explication qu'il en propose – l'évocation de la mort de Kalanos – ne nous paraît pas convaincante.

---

XENOPHON, *Cyneg.* 9, 1 ; 10, 1 ; ARISTOTE, *H.A.*, VIII 28, 607a ; *G.A.*, II 7, 746a (issus du croisement d'une chienne et d'un tigre ou d'un fauve ressemblant à un chien). Voir KARTTUNEN, 1997, 163-167.

<sup>8</sup> Cl. Orrieux a adopté la traduction de Cl. Gorteman. LEGRAS, 2002, 136-137 ne traduit pas le texte mais paraphrase Cl. Orrieux : « Le poète anonyme (...) s'inscrit (...) dans l'érudition hellénistique avec ce chien qui obéit à la loi indienne ». Les autres traductions suivent la leçon Ἰνδόν : PAGE, 1942, 462 : « He gave the murderer to Hades and died, as a good Indian should » ; FRASER, 1972, t. 1, 611-612 ( « and giving the murderer to Hades died too himself, as a good Indian should » ) ; BUZON-CAVALLERO, 1993, 81 : « murió como la norma (manda) al Indio ».

<sup>9</sup> ORRIEUX, 1983, 136 et 156, n. 17. Voir aussi ORRIEUX, 1985, 73 : « Tauron est un jeune animal, non dressé. L'érudition hellénistique a mis son empreinte sur la symbolique de l'éphébie (...). Quel est donc le *nomos* auquel obéit le chien indien ? Faut-il penser à une auto-immolation, où, d'après Mégasthène, les philosophes reconnaissaient un défaut de jeunesse ? ».

<sup>10</sup> MARTIAL, *Epigr.* XI 69, 9-10 : *fulmineo spumantis apri sub dente perempta, / quantus erat Calydon aut, Erymanthe, tuus.*

<sup>11</sup> SCHNAPP, 1997, 268-386. L'auteur indique en particulier (p. 366-370) que l'image du chien juché sur le dos du sanglier renvoie explicitement à la tradition calydonienne.

<sup>12</sup> Les commentaires de Cl. Orrieux sont de loin les plus fouillés. LEGRAS, 2002, 136-137, suit Cl. Orrieux. BUZON-CAVALLERO, 1993, 83, n'apportent que peu de choses (« podría significar simplemente morir matango al enemigo »). C.C. Edgar, D. L. Page et U. Wilcken ne commentent pas ces mots.

Le « sophiste » indien Kalanos rencontra les Gréco-Macédoniens en 326 a.C., lors de leur passage dans le royaume de Taxilès, choisit d'accompagner Alexandre et se suicida par le feu à Babylone en 324. À l'origine, sa mort a été relatée par quelques compagnons du roi. Trois noms sont sûrs : Charès de Mitylène<sup>13</sup>, Néarque<sup>14</sup> et Onésicrite d'Astypaleia<sup>15</sup>. Diodore de Sicile a aussi rapporté la mort de Kalanos, vraisemblablement d'après Clitarque<sup>16</sup>. Mégasthène a également évoqué ce personnage<sup>17</sup>. Il existait donc à la fin du IV<sup>e</sup> siècle et au début du III<sup>e</sup> siècle a.C. diverses traditions relatives au suicide de Kalanos<sup>18</sup>. Elles ne convergeaient pas parfaitement, comme le remarquait Strabon qui citait ce λόγος comme un exemple (παράδειγμα) de la contradiction des auteurs (ἀνομολογία τῶν συγγραφέων)<sup>19</sup>. Quoiqu'il en soit de ces divergences, si l'on compare attentivement la mort de Kalanos et celle de Tauron, on ne trouve pas d'analogies déterminantes :

- le chien Tauron affronte seul à seul le sanglier, à la manière d'un héros ou d'un guerrier d'exception ; or ceux des sages indiens qui ne se tiennent pas à l'écart de la société ne participent pas à la guerre et ne recherchent pas la prouesse au combat<sup>20</sup>. On hésite donc à assimiler ce chien, qui meurt après avoir été meurtrier, à un « sophiste » indien.
- La mort volontaire de Kalanos est certes, selon Onésicrite, reliée à un πατριός νόμος<sup>21</sup>, ce qui peut faire écho à l'Ἰνδὸς νόμος de l'építaphe. En réalité, ceci ne saurait justifier un quelconque rapprochement entre Kalanos et Tauron. Le même Onésicrite, en effet, explique que le suicide des sages indiens est un usage pour ainsi dire rituel : ils se jettent – avec un admirable courage – au feu pour échapper à la maladie physique, qu'il considèrent comme particulièrement indigne (αἴσχιστον δ' αὐτοῖς νομίζεσθαι νόσον σωματικὴν<sup>22</sup>). Or la « belle mort » de Tauron, loin

<sup>13</sup> CHARES DE MITYLENE, *F.Gr.H.* 125, F19a (= ATHENEE DE NAOCRATIS, X 49, 437a-b). PLUTARQUE, *Alex.* 70, 6-8, provient peut-être de Charès.

<sup>14</sup> NEARQUE DE CRETE, *F.Gr.H.* 133, F4 (= ARRIEN, *Anab.* VII 3, 6).

<sup>15</sup> ONESICRITE D'ASTYPALEIA, *F.Gr.H.* 134, F17a (= STRABON, XV 1, 64).

<sup>16</sup> DIODORE DE SICILE, XVII 107, 1-5. Voir GOUKOWSKY, 1976, IX-XXXI.

<sup>17</sup> MEGASTHENE, *F.Gr.H.* 715, F34a (= STRABON, XV 1, 68).

<sup>18</sup> Il existe évidemment d'autres témoignages classiques (par ex. : CICERON, *Tusc.* II 52 ; *De divin.* I 46 ; STRABON, XV 1, 4 ; LUCIEN, *De morte Peregrini* 25 ; ÉLIEN, *V.H.*, II 41) mais il est généralement impossible de déterminer les sources de ces textes : la mort de Kalanos était devenue un lieu commun.

<sup>19</sup> STRABON, XV 1, 68.

<sup>20</sup> Voir par exemple STRABON, XV 1, 70 ; MEGASTHENE, *F.Gr.H.* 715, F19a (= ARRIEN, *Ind.* 11) ; F19b (= STRABON, XV 1, 39).

<sup>21</sup> STRABON, XV 1, 64 (= ONESICRITE, *F.Gr.H.* 134, F17a) : ὄν [Kalanos]... ἀποθανεῖν τῷ πατριῷ νόμῳ.

<sup>22</sup> STRABON, XV 1, 65 (= ONESICRITE, *F.Gr.H.* 134, F17a) ; ARRIEN, *Anab.* VII 3, 1 (il semble que l'état de maladie rende impossible la vie de sage, d'où cette notion d'indignité) ; PLUTARQUE, *Alex.* 69, 6 ; DIODORE DE SICILE, XVII 107, 3.

d'être un suicide ou une échappatoire, est la conclusion digne et glorieuse d'un combat héroïque et acharné.

- Cl. Orrieux affirme que Tauron et Kalanos sont semblables dans la mesure où leur mort volontaire porte la « marque de la jeunesse<sup>23</sup> ». Dans le cas de Tauron, jeune chien non dressé, ce jugement est acceptable, mais seulement en partie : le poète associe la mort au courage au moins autant qu'à la jeunesse. On est plus sceptique au sujet de Kalanos. Mégasthène, dont Cl. Orrieux invoque le témoignage, parle certes de jeunesse<sup>24</sup>, mais il veut dire que le suicide des philosophes indiens en général et de Kalanos en particulier passait pour signe d'immaturité et d'irréflexion<sup>25</sup> :

Μεγασθένης δ' ἐν μὲν τοῖς φιλοσόφοις οὐκ εἶναι δόγμα φησὶν ἑαυτοὺς ἐξάγειν· τοὺς δὲ ποιοῦντας τοῦτο νεανικοὺς κρίνεσθαι. Mégasthène poursuit en rapportant que Kalanos était jugé par ses pairs intempérant (οἷος ἦν καὶ ὁ Κάλανος, ἀκόλαστος ἄνθρωπος<sup>26</sup>) ; Dandamis, le plus vénérable des sages indiens, lui avait également reproché son ὑβρις<sup>27</sup>. D'autres textes font écho aux jugements sévères que ses pairs portaient sur Kalanos<sup>28</sup>. Comment alors apparier la fougue de Tauron, connotée positivement, et l'impétuosité immature du vieillard Kalanos (mort à soixante-treize ans d'après Diodore de Sicile) ?

Le νόμος indien de l'épithète de Tauron se rattache sans doute à un autre épisode de l'expédition gréco-macédonienne en Inde. Celui-ci est rapporté, dans une de ses meilleures versions, par Diodore de Sicile<sup>29</sup>. Alexandre avait reçu à titre de cadeau du roi Sopheithès, souverain des *Kathaioi* dans le Pendjab – royaume dont Onésicrite fit une description louangeuse<sup>30</sup> –, cent cinquante chiens indiens (prétendument hybrides de chien et de tigresse). Le roi indien voulut lui prouver leur exceptionnelle valeur (ἀρετή): quatre chiens furent lancés contre un lion puissant (τέλειος), qui finit par être vaincu. Comme si ceci ne suffisait pas, Sopheithès fit, sous les yeux d'Alexandre, ébloui et stupéfait, couper lentement la patte de

<sup>23</sup> ORRIEUX, 1983, 136 (ORRIEUX, 1985, 72 : « un défaut de jeunesse »).

<sup>24</sup> ORRIEUX, 1983, 156, n. 17, ne donne pas de référence. Il ne peut s'agir que du fragment F34a de Mégasthène (= STRABON, XV 1, 68). De toute évidence, νεανικούς est connoté négativement (d'où notre utilisation du mot « immaturité »).

<sup>25</sup> On notera que Cl. Orrieux semble avoir perçu la connotation négative du suicide des sages indiens dans son deuxième ouvrage consacré aux archives de Zénon (ORRIEUX, 1985, 72) : « Faut-il penser à une auto-immolation, où, d'après Mégasthène, les philosophes reconnaissent un défaut de jeunesse ? ».

<sup>26</sup> MEGASTHENE, *F.Gr.H.* 715, F34a (= STRABON, XV 1, 68).

<sup>27</sup> ONESICRITE, *F.Gr.H.* 134, F17a (= STRABON, XV 1, 64). Voir aussi MEGASTHENE, *F.Gr.H.* 715, F34a (= STRABON, XV 1, 68).

<sup>28</sup> Par exemple MEGASTHENE, *F.Gr.H.* 715, F34b (= ARRIEN, *Anab.* VII, 2, 4) ; ARRIEN, fragment F175b. Voir sur ce point BOSWORTH, 1998.

<sup>29</sup> DIODORE DE SICILE, XVII 92.

l'un des chiens : celui-ci, sans desserrer les mâchoires et sans pousser un seul jappement, se vida de son sang et mourut, accroché au lion (ὁ δὲ κυνηγὸς ἐπιλαβόμενος τοῦ σκέλους ἔτεμνεν ἡσυχῇ κατ' ὀλίγον. ὁ δὲ κύων οὔτε κλαγγὴν οὔτε μυγμὸν προέμενος, ἀλλὰ τοὺς ὀδόντας ἐμπεπρικῶς ἔμενεν ἕως ὅτου γενόμενος ἕξαιμος ἐναπέθανε τῷ θηρίῳ).

Diodore tire sûrement le récit de cet incroyable spectacle de Clitarque (fin du IV<sup>e</sup>-début du III<sup>e</sup> siècle), lequel l'avait sans doute emprunté à l'un des compagnons d'Alexandre, peut-être Onésicrite ou Aristobule<sup>31</sup>. La version de Quinte-Curce, quoique plus brève, est assez proche de celle de Diodore<sup>32</sup>. Une autre version, celle de Strabon, rappelle partiellement le récit de Diodore<sup>33</sup> : Alexandre reçoit de Sopeithès cent cinquante chiens cathéens remarquables (ἀρεταὶ θαυμασταί) ; quatre d'entre eux combattent victorieusement un lion ; Sopeithès ordonne alors que l'on retire un chien ; celui-ci ne lâche prise qu'après avoir été lentement amputé d'une patte et ne perd pas la vie. La source n'est pas clairement nommée (διηγοῦνται) mais Strabon se réfère fréquemment dans ce livre à divers compagnons d'Alexandre : Néarque, Onésicrite et Aristobule<sup>34</sup>. Le pseudo-Plutarque, rapporte, d'après Aristobule, cette anecdote en termes beaucoup moins précis<sup>35</sup>, tout en soulignant clairement le courage des chiens indiens.

Il est vraisemblable que l' Ἰνδὸς νόμος de l'épithaphe fait allusion aux chiens de Sopeithès plutôt qu'au suicide de Kalanos<sup>36</sup>. D'abord, il semble naturel que Tauron soit comparé à certains de ses congénères plutôt qu'à des humains. Ensuite, des analogies assez claires apparaissent entre Tauron et ces chiens : tous combattent avec un acharnement sans limites des fauves lesquels, quoique redoutables, ne l'emportent pas ; s'ils meurent dans ce combat, ils le font comme des héros, sans gémir ni lâcher leur adversaire ; insensibles à la douleur et indifférents à la mort, ils suscitent l'admiration de leurs maîtres ; en un mot, ils ont

---

<sup>30</sup> ONESICRITE, *F.Gr.H.* 134, F21 (= STRABON, XV 1, 30).

<sup>31</sup> PEDECH, 1984, 124, n. 50 estime que Clitarque emprunte ses informations sur la Cathaïe à Onésicrite. Voir aussi GOUKOWSKY, 1976, XXVI.

<sup>32</sup> QUINTE-CURCE, IX 1, 31-34.

<sup>33</sup> STRABON, XV 1, 31.

<sup>34</sup> L'utilisation de la relation d'Aristobule est douteuse si on prend en compte les différences avec la version du pseudo-Plutarque (cf. note suivante). Cependant PEARSON, 1960, 106 et 175, pense au contraire que ce passage de Strabon provient d'Aristobule (sans toutefois justifier son jugement) ; de même PEDECH, 1984, 398 : « Il (*i.e.* Aristobule) a vu les chiens que le prince indien Sôpeithès (...) avait offerts à Alexandre ». BUZON-CAVALLERO, 82, attribuent sans justification valable ce passage à Ctésias.

<sup>35</sup> ARISTOBULE, *F.Gr.H.* 139, F40 (= PSEUDO-PLUTARQUE, *Pro nobilitate* 19, 4) : « Aristobule dit que des chiens indiens, offerts à Alexandre, lâchés contre des taureaux sauvages et des ânes non domptés, restèrent invaincus ; qu'ils se jetèrent sur un lion qu'on avait introduit et qui s'était lancé au combat ».

<sup>36</sup> Des commentateurs ont précédemment fait le rapprochement entre Tauron et les chiens d'Alexandre (GOUKOWSKY, 1976, 248-249 ; CAZZANICA, 1973, 75-76 : « un riferimento a questo fatto del cane d'Alessandro (che vellicherebe qualche filologo) ». Cependant tous les auteurs que nous avons pu consulter ne dépassent pas le stade du rapprochement et, surtout, n'en tirent pas parti pour commenter l'expression Ἰνδὸς νόμος.

en commun une exceptionnelle ἀρετή. Dans cette hypothèse, la proposition Ἰνδὸς/ Ἰνδὸν ὡς νόμος, qui suit immédiatement Αἶδαι δὲ δούς τὸν αὐτόχειρ' ἔθναισκειν, prend un sens presque évident : νόμος s'applique aux animaux et signifie ici « coutume », « comportement ordinaire », sans exclure l'idée de « loi » ou de « règle » (on trouve une utilisation semblable du mot chez Hésiode : Zeus a fixé comme νόμος aux poissons, aux animaux terrestres et aux oiseaux de se manger les uns les autres<sup>37</sup>). Tauron, en combattant à mort, s'est comporté comme les chiens de chasse de Sopeithès et a agi conformément aux mœurs de ses congénères indiens<sup>38</sup> ; en d'autres termes, mourir après avoir vaincu l'adversaire, tel est l' Ἰνδὸς νόμος, c'est-à-dire le comportement normal, la « règle » si l'on veut, des chiens que produit l'Inde. C'est d'ailleurs la seule chose que les Gréco-Romains retiendront au sujet des chiens indiens après le passage d'Alexandre en Inde<sup>39</sup>.

Cette interprétation peut néanmoins se heurter à une objection. L'allusion aux chiens d'Alexandre n'est pas irrévocablement démontrée. Le poète anonyme aurait très bien pu donner libre cours à son inspiration sans penser précisément à l'anecdote des chiens de Sopeithès. Cette hypothèse est plausible mais n'emporte pas notre préférence. Notre conviction, il est vrai, ne repose que sur cette intuition que nous partageons avec Cl. Orrieux : le *logos* de l'époque hellénistique a marqué de son empreinte les épitaphes de Zénon. Tauron, magnifique incarnation en Égypte du *nomos* des chiens indiens, nous paraît faire davantage écho aux spectaculaires récits des compagnons d'Alexandre et de Clitarque – ajoutons-y celui de Mégasthène<sup>40</sup> – qu'aux textes de l'époque classique, du moins ceux qui ont survécu.

## 2. Les moutons des Ichthyophages (Ennius, *Saturae*, fragment 66V<sup>2</sup>)

Au VIII<sup>e</sup> siècle p.C., Paul Diacre (Paulus Diaconus) avait rédigé des *Excerpta ex libris Pompei Festi de significatione verborum*. Comme le titre l'indique, c'était l'épitomé d'un ouvrage de Pompeius Festus (deuxième moitié du II<sup>e</sup> siècle p.C. ?). Le livre de Pompeius Festus (partiellement conservé aujourd'hui) était lui-même la compilation d'un lexique, à présent disparu, de M. Verrius Flaccus, le *De verborum significatu*, composé à l'époque d'Auguste et de Tibère. C'était un ouvrage monumental en cinquante livres, organisé en

<sup>37</sup> HESIODE, *Travaux*, 276-278.

<sup>38</sup> La leçon Ἰνδὸν ὡς νόμος impose donc la traduction suivante : « comme il est d'usage / comme il est de règle que meure un (chien) indien ».

<sup>39</sup> Cf. *infra*, p. \*\*\*.

<sup>40</sup> MEGASTHENE, *F.Gr.H.* 715, F21a (= STRABON, XV 1, 37) : « (Mégasthène rapporte qu') il y a aussi (chez les *Prasioi*) des chiens puissants, qui ne lâchent pas ce qu'ils ont mordu tant qu'on ne leur verse pas de l'eau dans les naseaux ; que certains mordent avec tant d'acharnement (προθυμία) que leurs yeux se révulsent, tandis que

principe selon l'ordre alphabétique des entrées. L'objet en était l'explication de certains mots tombés alors en désuétude.

Les *Excerpta* de Paul Diacre ont préservé, isolé de tout contexte, un vers d'Ennius, que les éditeurs des fragments classent dans les *Saturae*<sup>41</sup>. Il est cité dans un passage où il est question de la nourriture particulièrement étrange de certains animaux domestiques : *Cyprio bovi merenda. Ennius sotadico versu cum dixit, significavit id quod solet fieri in insula Cypro, in qua humano stercore pascuntur. Idem cum dicit : « Propter stagna, ubi lanigerum genus piscibus pascit » : esse paludem demonstrat, in qua nascuntur pisces similis ranunculis, quos oves consecratae edunt*<sup>42</sup>. Seule la deuxième partie de cet extrait nous intéresse : « Le même Ennius, quand il dit : « Près des étendues d'eau où des animaux laineux<sup>43</sup> se nourrissent de poisson<sup>44</sup> », indique qu'il existe un étang dans lequel vivent des poissons semblables à de petites grenouilles, que des moutons pourchassent et mangent<sup>45</sup> ».

Quel que soit l'auteur véritable de cette glose (supposons qu'elle remonte à M. Verrius Flaccus bien que l'on puisse légitimement se demander si des modifications se sont produites dans la transmission du savoir<sup>46</sup>), cette explication paraît bien contournée. En effet le commentateur antique n'imagine pas autre chose qu'une explication rationnelle mais manifestement il peine à se représenter des moutons aquatiques mangeurs de poisson. Aussi, pour donner de la vraisemblance au vers d'Ennius, il suppose l'existence de poissons semblables à de petites grenouilles (?) sautant dans les prairies pour échapper à la poursuite de moutons prédateurs. Il est difficile de nier que Paul Diacre et ses prédécesseurs forcent le

---

chez d'autres mêmes, ils tombent ; qu'un lion fut vaincu par un chien, ainsi qu'un taureau et que le taureau, saisi au museau, mourut avant que chien n'eût lâché prise ».

<sup>41</sup> PAULUS DIACONUS, *Excerpta*, 51, 26L/41, 27 [23]. MÜLLER, 1884, 86, compte ce vers au nombre des fragments des *Saturae* (« incertorum librorum reliquiae »). Il est référencé sous le numéro 66 dans l'édition de Vahlen. L'unanimité n'est pas faite sur ce point : ainsi, MAGNO, 1979, 197, classe ce vers dans les fragments "ex libris incertis". Le schéma métrique de ce vers fait également l'objet de discussions (cf. RUSSO, 2003, 108-116).

<sup>42</sup> RUSSO, 2003, 92 indique les différentes leçons : lanigenum *cdd.* (-rum T) genus *cdd.*: pecus *edd. vett.* pascitur E, R.

<sup>43</sup> L'adjectif *lanigerus* est presque exclusivement utilisé en poésie, généralement pour qualifier les moutons. En dehors de la poésie, on trouve *genus lanigerum* dans COLUMELLE, *De re rustica* VII 4. Voir RUSSO, 2003, 93-96.

<sup>44</sup> Le verbe *pasco*, à l'actif, peut signifier en poésie « paître », « brouter », d'où notre traduction ; mais la forme déponente *pascitur*, proposée par certains manuscrits et adoptée par certains éditeurs, conviendrait mieux. Il est possible – mais nous ne le saurons jamais, les vers précédents ayant disparu – que *lanigerum genus* soit complément d'objet et non sujet de *pascit* (cf. MÜLLER, 1884, 212 : « "pascit" non puto dictum pro pascitur sed omissum subiectum »). La traduction pourrait être alors : « Près des étendues d'eau où il / on ( ? ) nourrit des moutons avec du poisson ». Voir également RUSSO, 2003, 104-105.

<sup>45</sup> Voici quelques traductions : SAVAGNER, 1846 : « De même, lorsqu'il dit (...) il indique qu'il existe un marais où naissent des poissons semblables à de petites grenouilles que les moutons pourchassent et mangent » ; MAGNO, 1979, 199 : " per stagni dove di pesci si nutre il lanigero gregge" ; WARMINGTON, 1961, 391 : « He illustrates the existence of a swamp in which are bred fishes looking like « froglets » which sheep hunt out and eat » ; MARTOS, 2006, 503 : "El mismo Ennio cuando dice "Junto a las charcas donde se alimenta a la raza lanuda con peces" muestra que hay un pantano en el que nacen unos peces parecidos a renacuajos a los que persiguen las ovejas para comérselos » ; PEURIERE : voir note 47.

texte original. En effet, même en étant privé du contexte, on ne trouve rien qui autorise le rapprochement *pisces / ranunculae* ; quant à la course-poursuite (*consectatae*), elle paraît bien sortir de la fantaisie du commentateur. Décidément, on a l'impression que ce vers invraisemblable laissait M. Verrius Flaccus bien perplexe. On se demande même s'il ne commentait pas une citation déjà isolée de son contexte et devenue peu intelligible.

Les éditeurs modernes qui proposent un commentaire se trouvent dans le même embarras que les savants antiques<sup>47</sup>. Évidemment, aucun d'entre eux n'adopte la solution que l'on lit chez Paul Diacre. Quoique les commentaires contemporains soient variés, ils reposent tous sur une base commune : il est absolument unimaginable que des moutons mangent du poisson. C'est pourquoi certains, comme J. H. Waszink, estiment que ce vers provient d'une fable (il y en aurait trois dans les *Saturae*), car une telle fantaisie ne peut appartenir qu'à ce genre : « I agree with Krenkel that this verse may have been the first, or at least one of the first lines of a fable »<sup>48</sup>. D'autres, comme E. H. Warmington, considèrent que le mot *ranunculae* désigne une plante : « I take the word as meaning the flowers described by Pliny, 25, 172. Would sheep hunt things like little frogs or tadpoles ? »<sup>49</sup>. Pour certains commentateurs enfin, la nourriture est bien du poisson, mais l'animal qui la consomme n'est pas un mouton. K. Coleman voit dans l'expression *lanigerum genus* une façon poétique de désigner des oiseaux (canards ou hérons)<sup>50</sup>. A. Russo propose d'y reconnaître un poisson prédateur, le loup de mer (*lupus, λάβραξ*), qualifiés de *lanati* par Pline l'Ancien (*luporum laudatissimi qui appellantur lanati a candore mollitiaque carnis*)<sup>51</sup>. Or, nous semble-t-il, il reste encore une explication plausible. Pour cela, il faut – comme les Modernes – rejeter le commentaire antique, difficilement défendable, mais en conserver l'esprit rationaliste : autrement dit, on supposera que les mots *lanigerum genus* et *pisces* ne désignent pas autre chose que des moutons et des poissons.

Selon nous, Ennius, à la fin du III<sup>e</sup> siècle et au début du II<sup>e</sup> siècle a.C., ne transcrivait pas dans ses vers quelque délire de son imagination. Il évoquait, dans un langage poétique et

---

<sup>46</sup> Voir RUSSO, 2003, 100-102.

<sup>47</sup> Aucun commentaire dans l'édition de I. Vahlen. PEURIERE, 2003, 52-53, renonce à comprendre : « On a aussi un vers assez obscur des *Saturae* qui nous mène (...) « près de marécages où la gent laineuse se nourrit de poisson » (fr. 66V); l'absence de contexte ne permet pas de comprendre quelle mouche a piqué ces paisibles moutons et, même si l'on pense à des têtards, on n'est guère avancé ».

<sup>48</sup> WASZINK, 1972, 125-126.

<sup>49</sup> WARMINGTON, 1961, 391 ; PLINE, XXV 172 : *Ranunculum vocamus quam Graeci batrachion. Genera eius IIII. Unum pinguioribus quam coriandri foliis et ad latitudinem malvae accendentibus, colore livido, caule alto, gracili et radice alba. nascitur in limitibus umidis et opacis.* Cependant, comme le fait remarquer justement RUSSO, 97-99, quoique Paul utilise le mot *ranunculi*, il n'en considère pas moins qu'il s'agit de poissons.

<sup>50</sup> COLEMAN, 1994, 149-150 (lu indirectement par l'intermédiaire de RUSSO, 2003, 92 ; 96-97).

<sup>51</sup> PLINE, IX 61 ; RUSSO, 2003, 102-104.

concis, un thème paradoxographique et littéraire. Il le tirait sans doute de ses lectures et de sa formation intellectuelle, qui est fondamentalement issue de la *paideia* hellénique<sup>52</sup>. En revanche M. Verrius Flaccus, près de deux siècles après, devait être moins familier de cette culture. Aussi n'avait-il sans doute pas décodé l'allusion, d'où son embarras devant ce vers très allusif, que le contexte – s'il le connaissait – n'avait sûrement pas éclairé. Il faut penser une nouvelle fois à Alexandre le Grand et à son expédition en Inde. Nous savons en effet que, lorsque le roi quitta cette contrée en 325 (fin août ou début septembre), il divisa en vue du retour vers la Babylonie son armée en trois. Cratère devait emprunter la route de Kandahar. Alexandre marcherait le long du littoral en partant de Pattala (aux bouches de l'Indus). Un corps naval enfin passerait par la voie maritime, en longeant l'actuelle côte irano-pakistanaise (Gédrosie et Carmanie dans la terminologie antique) puis en remontant le golfe Persique. Néarque commandait l'expédition navale, avec sous ses ordres Onésicrite. Les meilleurs renseignements que nous avons sur ce périple proviennent de la relation qu'avait rédigée le premier et qu'Arrien a partiellement préservée ; de celle d'Onésicrite, il ne reste à peu près rien.

Cette navigation, très éprouvante, réserva bien des surprises aux Gréco-Macédoniens. Ainsi les marins mouillèrent-ils un jour près d'une île située au large de la Gédrosie. Alors, rapporte Néarque, les habitants offrirent aux navigateurs des moutons et du poisson. Malheureusement la chair de ces moutons sentait le poisson, car il en étaient nourris, faute de pâturages : ἐνταῦθα ξένια Νεάρχῳ προσφέρουσιν οἱ κωμῆται πρόβατα καὶ ἰχθύας· καὶ τῶν προβάτων τὰ κρέα λέγει ὅτι ἦν ἰχθυώδεια, ἴσα τοῖς τῶν ὀρνίθων τῶν πελαγίων, ὅτι καὶ αὐτὰ ἰχθύων σιτέεται· πόα γὰρ οὐκ ἔνι ἐν τῇ χώρῃ<sup>53</sup>. Néarque répète un peu plus loin son propos et précise qu'il s'agit de poisson séché, sans doute réduit en farine<sup>54</sup> ; il ajoute alors que l'ensemble des mangeurs de poisson (Ichthyophages) du littoral de Gédrosie pratiquent ce mode d'élevage : καὶ τὰ βοσκήματα αὐτοῖσι (i.e. les Ichthyophages) τοὺς ἰχθύας ξηροὺς σιτέονται ἡ γὰρ χώρα ἔρημος λειμώνων οὐδὲ ποίην φέρει<sup>55</sup>.

---

<sup>52</sup> Nous savons bien qu'Ennius (239-169 a.C.) était originaire d'une région d'Italie à la fois osque et grecque. On sait par ailleurs qu'outre les lettres grecques classiques il connaissait la littérature grecque hellénistique. Certains spécialistes affirment que quatre de ses œuvres en attestent l'influence directe : l'*Evhemerus*, les *Sota*, les *Hedyphagetica*, l'*Epicharme* (cf. WASZINK, 1972, 120 et 137 : « ... the Greek Hellenistic literature, which Ennius had studied and imitated with so much zeal... »).

<sup>53</sup> ARRIEN, *Ind.* 26, 7. Sur les Ichthyophages, cf. LONGO, 1987.

<sup>54</sup> Les hommes eux-mêmes confectionnent des galettes de farine de poisson (ARRIEN, *Ind.* 29, 12).

<sup>55</sup> ARRIEN, *Ind.* 29, 13. Cette pratique a été signalée par des voyageurs du 19<sup>e</sup> siècle (cf. LONGO, 1987, 29).

Rien n'interdit de penser qu'Onésicrite avait décrit ce bizarre spectacle mais son éventuel témoignage est perdu<sup>56</sup>. Un autre membre de l'expédition navale, moins célèbre, Orthagoras, avait rapporté dans son ouvrage (peut-être intitulé *Indikoi logoi*) quelque chose d'assez voisin : « Orthagoras, dans ses *Indikoi logoi*, dit ainsi qu'il y a un village nommé Kôoutha et que, là, les bergers donnent en guise de fourrage aux chèvres qu'on trouve en cet endroit du poisson séché »<sup>57</sup>. Strabon, décrivant la même zone, restitue la même information sous une forme extrêmement concise<sup>58</sup>. Plutarque encore mentionne ce *paradoxon* dans sa *Vie d'Alexandre*, en termes à peu près identiques (la source pourrait être un membre de l'expédition terrestre – ces hommes peuvent avoir rencontré des Ichthyophages –<sup>59</sup>) : « Des maladies graves, un mauvais régime de vie, des chaleurs torrides et surtout la famine les firent périr ; en effet, le pays par où ils passèrent était stérile, et ses habitants, qui menaient une existence misérable, possédaient seulement quelques moutons chétifs, que l'on nourrissait habituellement avec des poissons de mer et dont la chair médiocre sentait mauvais »<sup>60</sup>.

Examinons de nouveau le vers d'Ennius. On y retrouve, sous une forme littéraire, l'essentiel de ce *paradoxon* que le poète avait dû découvrir dans ses lectures de la littérature grecque relative à Alexandre : des moutons (*lanigerum genus*) qui se nourrissent – ou que l'on nourrit (*pascit / pascitur*) – de poisson (*piscibus*) se trouvent près d'une étendue d'eau (*propter stagna*). Le mot *stagna* désigne dans ce cas la mer (Érythrée), ce qui ne pose pas de sérieux problème. En effet ce nom ne signifie pas uniquement « étendue d'eau immobile ou stagnante, marais » ; chez les poètes, il peut se substituer à *mare*<sup>61</sup>. Il est donc possible de donner un sens convenable à ce vers sans trop torturer le texte.

La disparition du contexte interdit évidemment de savoir dans quelle intention et avec quelle connotation cette allusion apparaissait dans les *Satires*, pour autant que ce vers en fasse partie. Les *saturae* n'étaient pas à l'époque d'Ennius un genre au statut fixé : « On account of

<sup>56</sup> Voir PLINE, VI 196. Onésicrite a mentionné les Ichthyophages (PLINE, VI 97). Noter que Pline cite Onésicrite à travers Juba (PEARSON, 1960, 107-108 ; PEDECH, 1984, 139).

<sup>57</sup> ORTHAGORAS, *F.Gr.H.* F713, F3 (= ÉLIEN, *N.A.* XVI 35). Les quelques fragments de cet auteur qui ont subsisté se rapportent majoritairement à la navigation en mer Érythrée. Il est probable que le lieu-dit Kôoutha se situe en Gédrosie.

<sup>58</sup> STRABON, XV 2, 2 (source inconnue) : τοῖς δ' ἰχθύσι χρώνται καὶ αὐτοὶ καὶ θρέμματα.

<sup>59</sup> STRABON, XV 2, 6 (= ARISTOBULE, *F.Gr.H.* 139, F49b).

<sup>60</sup> PLUTARQUE, *Alex.* 66, 6 : ἀλλὰ καὶ νόσοι χαλεπαὶ καὶ δίαται πονηραὶ καὶ καύματα ξηρὰ καὶ πλείστους ὁ λιμὸς διέφθειρεν, ἄσπορον χώραν ἐπιόντας ἀνθρώπων κακοβίων, ὀλίγα καὶ ἀγεννῆ πρόβατα κεκτημένων, ἃ τοὺς θαλαττίους ἰχθῦς εἰθισμένα προσφέρεσθαι σάρκα.

<sup>61</sup> FORCELLINI, 1805, *s.v.* : « Poetae passim de *mari* usurpant » ; FREUND, 1862, *s.v.* : « Poétique et métaphorique pour "eaux" en général ». Ces lexicographes renvoient à VIRGILE, *Aen.* 1, 129 ; LUCAIN, VIII 853 (le terme s'applique précisément à la mer Érythrée : ... *quis Rubri stagna profundī / aut Arabum portus mercis mutator Eoae, / Magne, petet*) ; OVIDE, *Fast.* IV 278 ; SILIUS ITALICUS, VII 282 ; PROPERCE, III 18, 2. À époque tardive, on trouve encore chez CLAUDIEN (*In Rufinum*, 2, 242-243) : *Indorum si stagna petas (i.e. Stilicho) Rubrique recessus litoris, auriferum veniam poturus Hydaspen.*

the preceding considerations, I arrive at the conclusion that the only thing which the Satura of Ennius can have owed to a preliterate Satura (...) was a tendency to strive after *varietas* in the choice of both the meters and the subjects »<sup>62</sup>. Tout une gamme de registres devaient coexister. On ne s'étonnera donc pas qu'une donnée ethnographique pénètre la poésie satirique – tout comme elle pénétrait d'autres genres de poésie<sup>63</sup> –, particulièrement si elle y apportait le piment du paradoxal : or des moutons mangeurs de poissons avaient de quoi surprendre n'importe quel public<sup>64</sup>.

### 3) Alexandre et l'Inde

Ces deux menues corrections sont – à la condition expresse que le lecteur les accueille favorablement – un peu moins vaines qu'il y paraît. En effet, comme le dit justement Cl. Orrieux, « un détail jugé sans importance peut à tout moment devenir signifiant »<sup>65</sup>. En l'occurrence, ces courts textes peuvent nous instruire un peu plus sur les traces que laissa dans l'esprit des Gréco-Romains le passage d'Alexandre en Inde.

#### 3.1) La notoriété des ouvrages écrits par les compagnons d'Alexandre

On sait que quelques compagnons d'Alexandre (Aristobule, Néarque, Onésicrite, Androsthène et d'autres encore) ont narré, en totalité ou en partie, l'expédition orientale du roi. On sait que leurs ouvrages, qui apportaient une foule de renseignements nouveaux sur l'Inde et les contrées de la mer Érythrée, ont connu une grande notoriété. En effet, ils ont été lus, directement ou indirectement, par divers lettrés qui s'intéressaient à ces régions : Théophraste, Clitarque, Ératosthène, Diodore de Sicile, Strabon, Pline etc. Ils ont nourri la littérature romanesque consacrée à Alexandre qui se développe à l'époque hellénistique : par exemple le « roman » attribué au Pseudo-Callisthène, lequel commence à prendre forme au III<sup>e</sup> siècle a.C.<sup>66</sup>. Les écrits des compagnons d'Alexandre ont donc touché un public non négligeable<sup>67</sup>. Au demeurant, ce but était recherché, si l'on en croit les accusations de Strabon

---

<sup>62</sup> WASZINK, 1972, 111 et 137.

<sup>63</sup> Les exemples sont innombrables. En voici un, tiré de la poésie élégiaque (au sujet du suicide des veuves en Inde, dont avaient parlé les compagnons d'Alexandre [par ex. ONESICRITE, *F.Gr.H.* 134, F21]) : *Felix Eois lex una maritis, / quos Aurora suis rubra colorat equis !/ namque ubi mortifero iactast fax ultima lecto, / uxorum fusis stat pia turba comis, / et certamen habent leti, quae viva sequatur / conjugium : pudor est non licuisse mori* (PROPERCE, III 13, 15-20).

<sup>64</sup> L'évocation des *mirabilia* des confins apparaît semble-t-il dans un autre fragment d'Ennius – classé dans les *Saturae* – : *Decem coclites quas montibus summis / Ripaeis foedere* (fragment 67V). MÜLLER, cité par WASZINK, 1972, 132-133, y voyait une référence aux griffons gardiens de l'or et aux Arimaspes (HERODOTE, III 116 et IV 27).

<sup>65</sup> ORRIEUX, 1983, 136.

<sup>66</sup> SIRINELLI, 1995, 111 ; PEDECH, 1984, 157.

<sup>67</sup> Parfois longtemps après leur époque (voir AULU-GELLE, IX 4, 3).

et Arrien<sup>68</sup>. En tout cas, la deuxième épitaphe de Tauron et le fragment d'Ennius peuvent confirmer que ces textes connurent rapidement le succès.

Examinons l'épithaphe. On ne sait rien de l'identité et des talents du poète – il est admis que les deux poèmes sont l'œuvre d'un seul homme<sup>69</sup> –. Certains lui accordent le rang de bon compositeur professionnel, originaire d'Alexandrie ; d'autres le qualifient de faiseur de vers médiocre et / ou local<sup>70</sup>. Quoiqu'il en soit de ses talents, il est vraisemblable que l'allusion au « *nomos* indien », un des moments forts de l'épithaphe, devait, pour être appréciée à sa juste valeur, être comprise par le lecteur, à commencer par Zénon, le probable commanditaire des épithaphe<sup>71</sup>. Or quel est le niveau de culture de cet homme et de son entourage? Il semble représenter ces Grecs – de l'Égypte lagide et peut-être du reste de l'Orient hellène – dont le niveau de culture, qu'il est difficile de préciser plus clairement, se situe entre érudition et ignorance. « Tout indique en effet », écrit Cl. Orrieux, « l'existence, autour de Zénon, d'un milieu grec qui, à son image, ne manque sans doute pas de culture<sup>72</sup> » ; les papiers de Zénon, ajoute-t-il, révèlent un homme « pétri d'éducation grecque » ; « Il ne faut certes pas exagérer le niveau culturel de ce milieu mais n'oublions pas que Philadelphie n'est qu'un bourg et il est tout de même remarquable de relever tant de traces d'éducation grecque, comme l'écrivait Wilcken, dans des papiers d'affaires »<sup>73</sup>. Selon Cl. Gorteman, « la personnalité de Zénon nous éloigne, notons-le, de la classe paysanne à proprement parler. Avec lui, nous pénétrons dans les couches supérieures de la population d'Égypte. Dans la *dôrea* d'Apollonios, on s'ingénie à copier le style de vie alexandrin et à imiter le faste de la cour »<sup>74</sup>.

On constate à tout le moins que le public grec d'une petite bourgade du Fayoum connaissait un épisode marquant de l'expédition indienne d'Alexandre, au même titre qu'Homère ou Euripide. C'est donc que la littérature des compagnons d'Alexandre avait dû

---

<sup>68</sup> Ils les accusent de travestir de la vérité pour charmer le lecteur (STRABON, II 15, 1 ; ARRIEN, *Anab.* V 4, 3-4). Les Modernes admettent aussi que les compagnons d'Alexandre n'ont pas hésité à rapporter ce qui pouvait « piquer la curiosité des lecteurs » (PEDECH, 1984, 205).

<sup>69</sup> EDGAR, 1931, 1 ; FRASER, 1972, t.1, 611-612.

<sup>70</sup> Respectivement PAGE, 1942, 461 (« these are good compositions ») et ORRIEUX, 1985, 73 (« Le chemin parcouru depuis l'*Iliade* apparaît dans le style, à ce point médiocre qu'il est vain d'y chercher une inspiration particulière. “ Ni Euripide, ni Callimaque ne seraient flattés ”, m'écrit Georges Roux, “ de patronner cette épithaphe, et je crois que le versificateur a tiré cela de son propre fonds ” »). Les autres commentateurs sont semblablement partagés : GORTEMAN, 1957, 101 (« un poète professionnel, un alexandrin sans doute ») ; PREAUX, 1947, 11 (« Il (*sc.* Zénon) avait gardé deux brouillons d'épithaphe composées pour des chiens (*sic*) par quelque poète local ») ; FRASER, 1972, t.1, 611-612 (« ... the highly coloured phraseology points to a single author (...) a patron such as Zenon would no doubt be able to commission a fashionable Alexandrian poet for the epigram, but inevitably the poems, though not without skill, seem elaborately artificial »).

<sup>71</sup> ORRIEUX, 1985, 72 ; FRASER, 1972, t.1, 611.

<sup>72</sup> ORRIEUX, 1985, 71 : dans les papiers de Zénon « on a recueilli un tétramètre d'Archiloque (...) une citation des Myrmidons d'Eschyle, les vers 1165-1179 et 1194-1204 de l'Hippolyte d'Euripide ».

<sup>73</sup> ORRIEUX, 1985, 71.

<sup>74</sup> GORTEMAN, 1957, 119.

désormais trouver sa place dans le patrimoine culturel grec, la *paideia*, à côté des « classiques ». Nous retrouvons ici une idée H.-I. Marrou avait déjà formulée dans son examen de l'éducation hellénistique : « Homère (...), Euripide, Ménandre et Démosthène : tels sont les quatre piliers de la culture classique ; mais cette prédominance n'a rien d'exclusif : plus peut-être que la nôtre, l'école antique s'ouvrait aux écrivains de second plan et mêmes aux "contemporains" »<sup>75</sup>. Sous quelle forme ces textes étaient-ils connus : original ? compilation ? anthologie ? ouvrage de seconde main<sup>76</sup> ? On l'ignore évidemment.

On peut raisonnablement supposer que la notoriété de l'expédition orientale d'Alexandre avait franchi les limites du monde grec proprement dit et touché, au III<sup>e</sup> siècle, des peuples perméables à la culture hellène : les Romains par exemple. Malheureusement dans ce cas, les témoignages sont presque inexistants. On trouve dans le théâtre de Plaute<sup>77</sup> deux brèves mentions de l'Inde – les premières de la littérature actuellement conservée. Il est plausible qu'elles soient issues de la littérature d'Alexandre<sup>78</sup>. Cependant ces témoignages sont trop vagues pour nous renseigner sur le niveau de culture du public romain en ce domaine. Si en revanche l'on accepte de voir dans le vers d'Ennius une allusion aux Ichthyophages de la mer Érythrée, alors on dispose d'un témoignage intéressant. Celui-ci révèle qu'à la fin du III<sup>e</sup> ou au début du II<sup>e</sup> siècle, à Rome, un certain public romain (certainement hellénisé<sup>79</sup>) pouvait comprendre une allusion précise à un épisode spectaculaire de l'expédition de retour par la Gédrosie et la mer Érythrée. On peut donc supposer que le contenu des livres des compagnons d'Alexandre, devenue composante à part entière de la *paideia* hellénique<sup>80</sup>, avait touché le public de l'*Urbs*, bien que l'on ignore dans le détail lequel, quand et comment. Quoiqu'il en soit, on a souvent conjecturé que les exploits indiens d'Alexandre avaient rapidement suscité à Rome de l'intérêt<sup>81</sup> ; ce vers d'Ennius peut constituer une pièce supplémentaire à verser au dossier.

---

<sup>75</sup> MARROU, 1955, 228

<sup>76</sup> Par exemple le livre de Clitarque, devenu au début du III<sup>e</sup> siècle a.C. un « classique » (GOUKOWSKY, 1981, 80), ou une compilation de *mirabilia* (cf. *infra*, p.\*\*\*).

<sup>77</sup> PLAUTE, *Miles gloriosus* 25-26 (ARTOTROGUS : *Eccum : edepol, vel elephanto in India, quo pacto pugno praefregisti brachium ?*); *Curculio*, 437 (CURCULIO : *Ego dicam tibi: quia nudius quartus venimus in Cariam ex India*).

<sup>78</sup> Il n'est, en effet, pas assuré que ces passages fassent allusion aux exploits d'Alexandre. Ils pouvaient être compris par référence à des souverains lagides ou séleucides. Cependant les commentateurs ont sans doute raison de voir dans le passage du *Curculio* une allusion parodique aux conquêtes d'Alexandre, contrairement à ce qu'affirme GRIMAL, 1966, 1736-1737.

<sup>79</sup> INGLEBERT, 2005, 346-347.

<sup>80</sup> Encore une fois on ignore sous quelle forme : texte original ? compilation ? texte dérivé comme celui de Clitarque dont PEARSON, 1960, 153, dit : « He was widely read in Roman times » ?

<sup>81</sup> Bibliographie importante sur ce sujet. Voir par exemple POULSEN, 1993, 166 : « The material seems to indicate that Alexander's conquest of the East was reflected in the West with astonishing rapidity ». Voir aussi HANNESTAD, 1993, 61 : « the influence of the figure of Alexander became part of the Greek cultural wave that

### 3.2) La « mode indienne » dans le monde hellénistique

On peut penser qu'au moins dès le IV<sup>e</sup> siècle, donc avant l'expédition d'Alexandre, il existait chez les Grecs – cultivés ? – une forme d'engouement pour l'Inde. En effet, le grand succès qu'ont remporté les *Indika* de Ctésias se comprendrait difficilement si l'on ne supposait pas que les Hellènes portaient un certain intérêt à cette partie du monde habitée<sup>82</sup>. Si précisément Alexandre décide de se diriger vers l'Inde et de franchir l'Indus, il n'est guère douteux qu'il n'est pas insensible à cette contrée, même si, naturellement, d'autres raisons ont dû dicter son choix.

Des indices convergents montrent qu'après Alexandre l'Inde laisse encore moins qu'auparavant les Grecs indifférents. Ainsi, comme on vient de le voir, les ouvrages des compagnons d'Alexandre ont dû connaître un vif succès. La notoriété bien attestée des *Indika* de Mégasthène et Déimaque, sans doute à partir de la fin du IV<sup>e</sup> siècle a.C., procède du même principe. Mais l'intérêt pour l'Inde ne se cantonne pas au domaine littéraire et culturel : il contamine la sphère du politique. Les historiens d'aujourd'hui ont montré comment l'épopée indienne d'Alexandre est devenue un des fondements majeurs de son mythe ; comment le volet indien du mythe a été manipulé par les premiers Ptolémées ; comment ceux-ci ont construit sur le thème de la conquête de l'Inde la divinisation d'Alexandre devenu *Neos Dionysos* et ont associé étroitement leur nom à celui du roi ; comment ce message politique s'est appuyée sur l'iconographie (les *exuviae* d'éléphant des tétradrachmes de Ptolémée I et Ptolémée II) et le spectacle (le cortège du triomphe indien de Dionysos mis en scène lors des troisièmes *Ptolemaieia* de 271)<sup>83</sup>. Tout ceci ne pouvait évidemment fonctionner qu'à condition que le nom indien fût chargé d'un authentique prestige.

On est donc fondé à penser que, à la fin du IV<sup>e</sup> siècle et dans la première moitié du III<sup>e</sup> siècle, le monde hellénistique voue à l'Inde – certes pas l'Inde réelle, mais celle dont les compagnons d'Alexandre ont dressé le tableau dans leurs livres ou celle que mettent en scène les souverains lagides et séleucides – un intérêt profond et enthousiaste. Au reste, A. Dihle l'a naguère brillamment formulé: «So we may conclude that (...) India was to all intents and purposes the country Alexander subjugated and Megasthenes lived in, and nothing else. (...) Certainly, it was the dominating part Alexander played in any kind of literary tradition that prevented his India from being transformed into India of contemporary reality. His Indian expedition excited people's imagination more than any other of his achievements (...). India's

---

swept over the growing Roman empire, transforming it into a part of the Hellenistic world ») ; GOUKOWSKY, 1978, 105 ; 110.

<sup>82</sup> LENFANT, 2004, CLXI-CLXVI.

<sup>83</sup> Voir par exemple GOUKOWSKY, 1978, 206-207.

literary dignity entirely depended on Alexander and his campaign, and that is why later information, arising from increasing commercial intercourse and utilized by scientists, was never admitted into the literary tradition »<sup>84</sup>.

L'Inde étant donc en grande faveur auprès du public grec du III<sup>e</sup> siècle a.C., c'est dans ce contexte qu'il faut insérer les deux épitaphes de Tauron. Tout autant qu'il ne pouvait manquer la référence obligée au sanglier de Calydon, le poète avait avantage à souligner que Zénon possédait un animal de race indienne. En y ajoutant, dans la deuxième épitaphe, une allusion aux chiens de Sopeithès, l'auteur s'inscrivait dans l'air du temps. Il savait vraisemblablement qu'un splendide *paradoxon* indien, issu des récits des compagnons d'Alexandre apporterait une plus-value littéraire à une épitaphe par ailleurs de facture classique – peu importe ici que ces épitaphes aient été réellement gravées sur un tombeau ou qu'elles ne soient qu'un pur exercice de lettré<sup>85</sup>. Il introduisait sciemment une « touche indienne » qui répondait à l'attente d'un public, devenu, depuis l'expédition d'Alexandre, et peut-être plus particulièrement dans le royaume lagide, très friand de « choses indiennes »<sup>86</sup>. En faisant de Tauron un congénère des chiens indiens qu'avait reçus Alexandre et de ceux qui furent présentés lors des troisièmes *Ptolemaieia*, le poète satisfaisait sûrement les goûts de l'époque et de son client. Cl. Orrieux voyait dans ces vers une marque d'« érudition hellénistique »<sup>87</sup>. Le poète ne cédait-il pas plutôt à la mode de son temps ?

### **3.3) Les topoi indiens issus des ouvrages écrits par les compagnons d'Alexandre**

La notoriété des livres écrits par les compagnons d'Alexandre et la « mode indienne » qui se manifeste au début de l'époque hellénistique résultent pour une grande part des *mirabilia* dont ces hommes avaient émaillé leurs livres. Le public antique en était amateur et on doit se rappeler que la paradoxographie avait commencé à s'ériger en genre littéraire au début de l'époque hellénistique<sup>88</sup>. Or les amis d'Alexandre avaient non seulement enrichi le stock des *thaumasia* indiens, mais encore ils l'avaient profondément renouvelé : à la différence de ceux qu'avaient rapportés Hérodote et Ctésias, les leurs provenaient de l'« autopsy » (observation directe). Les lecteurs ne pouvaient que l'apprécier.

Cependant tous ces *mirabilia* indiens n'ont pas été reçus de la même façon par le public gréco-romain. Pour des raisons qui nous échappent, celui-ci a accordé ses faveurs à

---

<sup>84</sup> DIHLE, 1984, 94.

<sup>85</sup> Hypothèse de PUROLA, 1994, 59-62.

<sup>86</sup> Un papyrus a récemment ressuscité quelques épigrammes de Posidippe de Pella (AUSTIN-BASTIANINI, 2002), qui écrivit à Alexandrie d'Égypte au début du III<sup>e</sup> siècle a.C. On notera avec intérêt que l'Inde est mentionnée trois fois dans le recueil des *Lithika*.

<sup>87</sup> Cf. *supra*, p.\*\*\*.

<sup>88</sup> Cf. ZIEGLER, 1983.

certaines faits plus qu'à d'autres. Certains ont été négligés par le public et sont tombés dans un relatif oubli : ainsi les mangroves de la mer d'Oman, qu'Alexandre et ses amis ont profondément admirées, mais qui n'ont par la suite intéressé que quelques savants (Théophraste ou Pline<sup>89</sup>). Autre exemple : les oiseaux extraordinaires appelés « orion » et « catreus » qu'avait décrits Clitarque sont rarement repris dans la tradition littéraire<sup>90</sup>. Inversement, certains *thaumasia* issus des relations de l'expédition d'Alexandre ont connu un succès immense, qu'on mesure à leur indestructible et longue carrière littéraire. On peut les qualifier de *topoi* indiens. Leur rôle n'est pas anecdotique. L'homme de l'Antiquité ne se représente pas l'Inde sans ces lieux communs merveilleux.

La combativité des chiens indiens fait partie du catalogue de ces *topoi*. On peut en effet suivre le parcours de ce thème dans la tradition littéraire. Au fil du temps et selon les auteurs, il subit diverses déformations et amplifications ; cependant, le noyau informatif fondamental (à savoir : Alexandre, le combat des chiens contre un adversaire puissant, la victoire des chiens) ne change pas. Pline, par exemple, répercute une variante située en Albanie : Alexandre, sur la route de l'Inde, reçut comme cadeau du roi de cette contrée un chien qui, face à un ours, à un sanglier puis à des daims, resta immobile ; le roi furieux fit tuer la bête ; le roi d'Albanie lui en envoya un autre, en lui conseillant de lui présenter des adversaires digne de lui ; ce chien triompha du lion puis de l'éléphant qu'on lui opposa<sup>91</sup>. Élien combine en un seul épisode toutes les composantes de la tradition : Alexandre reçoit des Indiens un chien qu'un sanglier et qu'un ours laissent indifférent mais qui s'anime face à un lion ; il s'agrippe des mâchoires au fauve et c'est alors qu'un Indien lui coupe les membres sans que l'animal ne relâche sa pression ; enfin, il le décapite et seule la tête reste accrochée au lion<sup>92</sup>. La littérature tardive se réfère à ce fait comme à quelque chose de bien connu qu'on ne détaille pas : ainsi Thémistios, au IV<sup>e</sup> s. p.C. (κύων Ἰνδὸς λέοντι μὲν ἐπέξεισι καὶ παρδάλει, λύκους δὲ παρορᾷ καὶ ἀλώπεκας<sup>93</sup>). Le thème a survécu au delà de la période antique<sup>94</sup>.

<sup>89</sup> SCHNEIDER, 2006, 216-217.

<sup>90</sup> STRABON, XV 1, 69. ; ÉLIEN, *N.A.*, XVII 22-23 ; NONNOS DE PANOPOLIS, *Dionys.*, XXVI 201-213.

<sup>91</sup> PLINE, VIII 149-150. Version assez semblable chez SOLIN, XV 7.

<sup>92</sup> ÉLIEN, *N.A.*, VIII 1. Voir aussi ÉLIEN, *N.A.*, V 19 ; PLUTARQUE, *De soll. anim.*, 15, 3, 970F-971A (φασὶ δὲ καὶ τὸν πρωτεύοντα κύνα τῶν Ἰνδικῶν † καὶ μαχεσθέντα πρὸς Ἀλέξανδρον, ἐλάφου <μὲν> ἀφιεμένου καὶ κάπρου καὶ ἄρκτου, ἥσυχίαν ἔχοντα κείσθαι καὶ περιορᾷν, ὀφθέντος δὲ λέοντος εὐθὺς ἐξαναστήναι καὶ διακονίεσθαι καὶ φανερόν εἶναι αὐτοῦ ποιούμενον ἀνταγωνιστήν, τῶν δ' ἄλλων ὑπερφοροῦντα πάντων) ; POLLUX, *Onomasticon*, 5, 43.

<sup>93</sup> THEMISTIUS, 11, 153a. Voir aussi *Incerti auctoris epitoma rerum gestarum Alexandri Magni*, ed. P.H. Thomas, 66-67 (4<sup>e</sup>-5<sup>e</sup> siècle) et PRISCIEEN, *Perieg.*, 704-708 (en Albanie).

<sup>94</sup> À Byzance : MANUEL PHILES, *Carmina varia de naturali historia*, éd. F. Dübner et F.S. Lehrs, 1, 887-892 ; dans l'occident médiéval : ISIDORE DE SEVILLE, *Etym.*, XIV 3, 34.

Les moutons des Ichthyophages ont, à notre connaissance, laissé moins de traces dans la tradition que les chiens indiens – alors que les peuples ichthyophages sont bien attestés<sup>95</sup>. Outre Plutarque et d'Élien, mentionnés plus haut, Philostrate s'est saisi du thème dans la *Vie d'Apollonius de Tyane*, ouvrage qui abonde en *topoi* indiens. L'auteur raconte comment Apollonius, revenant de l'Inde, longe – à la manière de Néarque – la côte de la mer Érythrée. Il découvre alors des Ichthyophages et leurs moutons, qui sont, au fil du temps, devenus un peu plus extraordinaires : « Ils disent aussi qu'ils rencontrèrent le peuple des Ichthyophages, dont la ville est *Stobera*. Ces gens ont comme vêtements la peau de très gros poissons, leur bétail a l'aspect de poisson et mange des choses extraordinaires, car les bergers les nourrissent de poisson, comme en Carie on nourrit le bétail avec des figues »<sup>96</sup>. Élien offre un autre exemple de déformation du thème : des chevaux ichthyophages ont pris la place des moutons<sup>97</sup>. Ces textes garantissent en tout cas que le *paradoxon* des moutons des Ichthyophages s'était perpétué. Curieusement, il semble s'être maintenu dans la tradition grecque et non latine. Ceci expliquerait-il que Festus ne comprenne pas clairement le vers d'Ennius ?

Revenons aux épitaphes de Tauron et au fragment d'Ennius pour formuler une dernière réflexion. Les deux *res Indicae* qu'ils évoquent étaient-elle déjà, au moment même de la rédaction des textes – donc dans des délais assez rapides en ce qui concerne les chiens<sup>98</sup> – des *topoi* indiens ? Ceci nous semble très probable. En effet, hasard heureux de la transmission des textes, nous découvrons ces *thaumasias* recyclés par le genre poétique. Ayant été insérés dans des poèmes non didactiques, ces thèmes n'avaient plus désormais de valeur informative. Ils étaient donc certainement destinés à charmer des lecteurs et non à leur faire connaître des faits qu'ils n'ignoraient pas. En effet « charmer » est, selon les critères antiques, ce qui distingue la poésie du texte à vocation informative (celui de l'historien par exemple)<sup>99</sup>. De la même façon, moins de deux siècles auparavant, quand Aristophane mentionnait des Sciapodes dans une partie chorale des *Oiseaux*<sup>100</sup>, c'est que ce peuple étrange de l'Inde ou de l'Éthiopie était devenu pour les Athéniens ordinaires, sinon l'ensemble des Grecs, un *thausiasion* bien connu.

<sup>95</sup> Par exemple : QUINTE-CURCE, IX 10, 8-10 ; *Res gestae Alexandri*, 40 ; SOLIN 54, 3 ; 57 (en Libye : « Ichthyophagi non secus quam marina belua nando in mari valent ») ; MARTIANUS CAPELLA, 6, 699 ; ISIDORE DE SEVILLE, *Etym.*, IX 2, 131 (*ichthyophagi, quod venando in mari valeant et piscibus tantum alantur. Hi post Indos montanas regiones tenent quod subactos Alexander Magnus piscibus vesci vetuit*).

<sup>96</sup> PHILOSTRATE, V.A. III 55. Noter que Philostrate mentionne explicitement le caractère paradoxal de ce fait.

<sup>97</sup> ÉLIEN, N.A. XV 25.

<sup>98</sup> Les épitaphes doivent être datées des années 256-246 (EDGAR, 1).

<sup>99</sup> LUCIEN, *Hist. conscr.*, 8 ; 10-11 ; 29.

<sup>100</sup> ARISTOPHANE, *Av.* 1553.

Entre 327 et 325 a.C., une armée gréco-macédonienne parcourut le Pendjab et le Sind de l'Hindu-Kuch au delta de l'Indus ; ensuite un corps expéditionnaire naval parcourut la mer d'Oman. La vision que les Grecs avaient du monde habité en fut radicalement modifiée. D'illustres travaux ont traité ce sujet. Puissent ces quelques remarques enrichir ce dossier, pour peu que le lecteur bienveillant accepte nos interprétations et nous suive dans nos conclusions.

## Bibliographie

- AUSTIN, C. - G. BASTIANINI, 2002, *Posidippi Pellaei quae supersunt omnia*, texte édité et traduit par C.A. et G.B., Milano
- BOSWORTH, A.B., 1998, "Calanus and the Brahman Opposition", *Alexander der Grosse. Eine Weltoberung und ihr Hintergrund*, Bonn, p. 173-203
- BUZON, R.P. – P.B. CAVALLERO, 1993, "Dos epigramas funerarios al perro de Zenón (P. Cairo Zen. 59532). Edición y estudio", *Classica* (Sociedade brasileira de estudos clássicos), Suplemento 2, p. 75-86
- CARLSEN, J. (éd.), 1993, *Alexander the Great. Reality and Myth*, Roma
- CAZZANIGA, I., 1973, "Epigramma in distici per la morte del cane Tauron", *Eirene* 11, p.71-89
- COLEMAN, K.M., 1994, "Fishy Story, Woolly Expression (Enn. Sat. 66V)", *Liverpool Classical Monthly* 19, p.149-150 (*non vidi*)
- DIHLE, A., 1984, "The Conception of India in Hellenistic and Roman Literature", in *Antike und Orient. Gesammelte Aufsätze*, Heidelberg, p. 89-97
- DORST, J.- P. DANDELLOT, 1976, *Guide des grands mammifères d'Afrique*, Lausanne-Paris
- EDGAR, C. C., 1931, *Zenon Papyri*, vol. 4 (*Catalogue général des antiquités égyptiennes du musée du Caire*), Le Caire
- FORCELLINI, E., 1805-1816, *Totius Latinitatis lexicon*, Prati
- FRASER, P.M., 1972, *Ptolemaic Alexandria*, t.1 (text); t.2 (notes); t. 3 (indices), Oxford
- FREUND, G., 1862-1866, *Grand dictionnaire de la langue latine* (trad. française), Paris
- GORTEMAN, Cl., 1957, "Sollicitude et amour pour les animaux dans l'Égypte gréco-romaine", *Chronique d'Égypte*, tome 32, n° 63, p. 101-120
- GOUKOWSKY, P., 1976, *Diodore de Sicile. Bibliothèque Historique*, livre 17, édition, traduction et commentaire de P.G., Paris
- GOUKOWSKY, P., 1978, *Essai sur les origines du mythe d'Alexandre*, t.1: *Les Origines politiques*, Nancy
- GOUKOWSKY, P., 1981, *Essai sur les origines du mythe d'Alexandre*, t.2: *Alexandre et Dionysos*, Nancy
- GRIMAL, P., 1966, "Échos plautiniens d'histoire hellénistique", in R. Chevallier (éd.), *Mélanges André Piganiol*, t. 3, Paris, p. 1731-1741
- HANNESTAD, N., 1993, "Imitatio Alexandri in Roman Art", in CARLSEN, 1993, p. 61-69
- HERRLINGER, G., 1930, *Totenklage um Tiere in der antike Dichtung*, Stuttgart
- INGLEBERT, H., 2005, *Histoire de la civilisation romaine*, Paris
- KARTTUNEN, K., 1997, *India and the Hellenistic World*, Helsinki
- KELLER, O., 1909, *Die Antike Thierwelt. Erster Band : Säugetiere*, Leipzig
- LEGRAS, B., 2002, *Lire en Égypte d'Alexandre à l'Islam*, Paris
- LENFANT (D.), 2004, *La Perse ; l'Inde ; autres fragments de Ctésias de Cnide*, texte établi, traduit et commenté par D.L., Paris
- LONGO (O.), 1987, "I mangiatori di pesci : regime alimentare e quadro culturale", *Materiali e discussioni per l'analisi dei testi classici*, 18, p. 9-55
- MAGNO (P.), 1979, *Quinto Ennio*, s.l.
- MARROU, H.-I., 1955, *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, Paris
- MARTOS, R., 2006, *Ennio. Fragmentos*. Introd., trad. y notas de J.M., Madrid

- MÜLLER, L., 1884, *Q. Enni carminum reliquiae : accedunt Cn. Naevi Belli Poenici quae supersunt*, Petropoli
- ORRIEUX, Cl., 1983, *Les papyrus de Zénon. L'horizon d'un Grec en Égypte au III<sup>e</sup> siècle av. n.è.*, Paris
- ORRIEUX, Cl., 1985, *Zénon de Caunos, parepidemos, et le destin grec*, Besançon
- ORTH, 1913, *R.E.*, 8, s.v. « Hund », c. 2540-2582
- PAGE, D.L., 1942, *Greek Literary Papyri*, t.1 : *Poetry*, London-Cambridge (Ma)
- PEARSON, L., 1960, *The Lost Histories of Alexander the Great*, New York
- PEDECH, P., 1984, *Historiens compagnons d'Alexandre*, Paris
- PEURIERE, Y., 2003, *La pêche et les poissons dans la littérature latine*, t.1 : *Des origines à la fin de la période augustéenne*, Bruxelles
- POULSEN, B., 1993, "Alexander the Great in Italy during the Hellenistic Period", in CARLSEN 1993
- PREAUX, Cl., 1939, *L'économie royale des Lagides*, Bruxelles
- PREAUX, Cl., 1947, *Les Grecs en Égypte d'après les archives de Zénon*, Bruxelles
- PUROLA, (T.), 1994, "P. Cair. Zen. 4. 59532 : two Epitaphs for a Dog called Tauron", in *Arctos*, 28, p. 55-62
- RUSSO, A., 2003, "Un verso dagli Hedyphagetica di Ennio ?", in L. Belloni, L. de Finis, G. Moretti (edd.), *L'officina ellenistica : poesia dotta e popolare in Grecia e a Roma*, Trente, p. 91-116
- SAVAGNER, M.-A., 1846, *Sextus Pompeius Festus. De la signification des mots*, trad. par M.-A. Savagner, Paris
- SCHNAPP, A., 1997, *Le chasseur et la cité. Chasse et érotique dans la Grèce ancienne*, Paris
- SCHNEIDER, P., 2006, « La connaissance des mangroves tropicales dans l'Antiquité », *Topoi* 14, 207-244
- SIRINELLI, J., 1995, *Les enfants d'Alexandre : la littérature et la pensée grecques (334 av. J.-C.-529 ap. J.-C.)*, Paris
- VAHLEN, I., *Ennianae poesis reliquiae*, Leipzig, 1903
- WARMINGTON, E.H., 1961, *Remains of Old Latin*, London
- WASZINK, J.H., « Problems concerning the Satira of Ennius », in *Ennius*, Entretiens sur l'Antiquité classique, t. 17, Vandoeuvres-Genève, 1972, p. 99-147
- WILCKEN, U., 1913-20, « Papyrus-Urkunden. Nachtrag zu den Kairener Zenon-Papyri », *Archiv für Papyrus Forschung*, 6, p. 453-454
- ZIEGLER, K., 1983, *R.E.*, 18.3, s.v. « Paradoxographoi », c.1137-1166